



Lire

FEUILLETON Chaque semaine, un éditeur raconte sa rupture avec l'un de ses auteurs

Manuel Carcassonne : « Le jour où Lorette Nobécourt m'a quitté »

« **TOUT ÉTAIT PLUS INTENSE.** Tout était électrisé d'émotion, tout n'était pas sous contrôle. Pas de contrôleur de gestion non plus en vue. L'édition me semblait une vaste terre inconnue. J'avais entre 25 et 30 ans. Je ne dirigeais pas une boutique, je n'étais le gérant de rien d'autre que de mes propres goûts et dégoûts. Je voulais renouveler le système mais j'étais le fils du système. Oh, c'était du Macron avant l'heure... »

Nous avions avec Sylvain Bourmeau, qui dirigeait les pages Culture des *Inrocks*, concocté un ouvrage collectif qui s'intitulait *Dix* et rassemblait dix voix nouvelles, parmi lesquelles Michel Houellebecq, presque inconnu, et une jeune romancière, Lorette Nobécourt, à ses débuts, dont le texte se nommait *L'Équarrissage*. Nous étions en 1997. Nos 20 ans, il y a vingt ans. Si proche, si lointain. Sa brutalité, la gifle acide d'un premier livre, *La Démangeaison*, publié dans une toute petite maison, m'avait impressionné. C'était nerveux et féminin. C'était nouveau, ancien, indémodable, en tout cas, une voix.

Je l'avais rencontrée au bar du Lutetia, le quartier général des verres d'éditeur. Dans cet entre-soi chuchotant, cette jeune femme aux cheveux couverts d'un turban à la Beauvoir, aux si petites mains, timide et doucement violente, lyrique et rentrée, prudente et directe, m'avait happé. Il y avait du sorcier chez elle, ou du mutant perdu entre plusieurs espèces. Elle allait être l'une des premières de la longue cordée de l'auto-fiction (*L'Inceste*, de Christine Angot, allait paraître en 1999 chez Stock, et Jean-Marc Roberts la lancerait comme une Sagan) écrivant dans les blessures mêmes de son corps, ce corps souffrant, qui était la métaphore de la bourgeoisie malade dont elle était l'héritière, malgré elle. Je publierai chez Grasset, avec elle, *La Conversation* en 1998, et *Horsita* en 1999.

Avec elle, nous obtiendrons la dernière page de *Libération*, sous la plume de Luc Le Vaillant, un portrait en empathie, une photo en contre-plongée, les yeux bleus fixant l'appareil. Nous obtiendrons la une des

Inrocks, Lorette posant avec Marie Darrieussecq, l'auteure de *Truismes* en 1996. Les deux l'air pas commode, du genre : on vous prévient, on fera pas de concessions. Pour le bourgeois natif du Trocadéro que j'étais et que l'académisme séduisait, c'était déjà mon passeport pour Saint-Germain, mon sauf-conduit chez les branchés, le permis de conduire chez les jeunes éditeurs dont on parle. J'étais bien idiot.

Alors, quand Lorette Nobécourt, contre toute attente, et non pour l'argent ni la promesse d'un prix d'automne, ce denier du Judas contemporain, ni même par narcissisme, m'a annoncé un soir qu'elle avait signé chez Maren Sell, je suis tombé de haut. Je me sentais trahi et dans le même temps, je savais qu'elle faisait une erreur. Ce qui se vérifia. Je pourrais dire d'autres trahisons, un éditeur en connaît beaucoup, et il pleure des larmes de crocodile. Mais là, parce que c'était notre jeunesse, parce que nous avons beaucoup bu et discuté à s'en abîmer la voix, parce que je l'avais protégée de pas mal d'insultes, je me souviens d'un journaliste suisse qui m'avait tancé : ce texte, c'est du pipi ! Et de partir l'interview faite, parce que ses lettres manuscrites à la graphie illisible me racontaient une vie autre, une vie différente, qui la mènerait loin de tout, parce que c'était elle, je m'effondrais. Je pleurais, comme un enfant boudeur.

J'ai lu les deux livres publiés par Maren Sell chez Pauvert, et je n'y ai pas compris grand-chose. Elle était partie, et loin. Elle ne cherchait aucun profit, aucune récompense, et se faire lâcher ainsi, bien sûr, n'en était que plus cruel. Je n'ai jamais raconté cette histoire publiquement. J'ai eu longtemps honte de mes larmes au goût de sel et de mon allure incrédule. Je me suis promis de ne plus rien montrer de mes émotions. J'y arrive parfois. Parfois. Pas toujours. » ● **M.-L.D.**

Manuel Carcassonne a été directeur général adjoint de Grasset, avant de devenir directeur général de Stock en 2013.

La semaine prochaine : Teresa Cremsi